

Joseph Périgot

# C'est un garçon, Madame

*Dans le secret d'un sexe*

roman



L'édition malgré tout

ISBN 978-2-37551-047-6

Joseph Périgot

# **C'est un garçon, Madame**

*Dans le secret d'un sexe*

ROMAN

Écrire malgré tout



Une femme m'a accusé un jour d'être comme tous les hommes, de « penser avec ma bite ». Pardonnons-lui la vulgarité de l'expression. Violée chez elle, pendant toute une nuit, sous la menace d'un couteau – le pire des cas – cette femme avait réussi à s'en remettre, mais en était restée traumatisée à vie. Son rejet du mâle était réactivé à la moindre occasion.

Bien entendu, elle soutenait #MeToo dans tous ses excès. Après des siècles d'oppression et d'exploitation, il est inévitable que des femmes se révoltent sans mesure, même si la société occidentale leur accorde peu à peu quelques privilèges – par exemple le gouvernement ultralibéral de Macron veille à la parité et les femmes y occupent des postes clefs.

Le féminisme a provoqué le « masculinisme », un mouvement réactionnaire misogyne. En 1989, un

jeune homme s'est introduit dans l'École Polytechnique de Montréal en criant « je hais les féministes » et il a abattu quatorze femmes avant de se suicider.

Ce « masculinisme » est ultra minoritaire, mais nombre d'hommes ne se remettent pas en question. Par ailleurs, ceux qui se sentent interpellés par la révolte féministe sont de plus en plus nombreux. Un mouvement militant d'hommes favorables aux revendications féministes est même apparu, dès les années 70, aux USA, le NOMAS (National Organization for Men Against Sexism). Dans de nombreux essais, dont « Les hommes se transforment » (Albin Michel), Laure Salomon, philosophe et thérapeute, voit dans la crise d'identité affectant aujourd'hui hommes et femmes le signe d'un changement profond et positif de la société.

C'est en effet rassurant et inespéré dans un monde qui se déshumanise gravement en dérivant vers le fascisme, avec des monstres comme Trump, Poutine ou Netanyahu, sur une planète qui risque à court terme de devenir invivable.

J'ose dire que j'ai toujours considéré la femme comme mon égale, dès mon plus jeune âge. Le respect profond de mon père pour ma mère, exceptionnel dans les années 50, a dû m'être profitable. La femme m'a même toujours fasciné par son intelligence du monde et son pouvoir d'enfanter.

Si d'un coup de baguette magique, les femmes remplaçaient les hommes dans la gouvernance du monde, nous aurions beaucoup à y gagner. La révolution des mœurs qu'on vit aujourd'hui me fait chaud au cœur, persuadé que ses excès ne sont que provisoires.

J'ai éprouvé le besoin de me raconter pour établir que je n'ai jamais « pensé avec ma bite ». J'ai pu le regretter, lors de rencontres superficielles, provoquées par des femmes entreprenantes, et que ma « bite » a refusé d'entrer dans le jeu ! Mais le besoin d'aimer et d'être aimé me caractérise avant tout, ce qui m'a d'ailleurs exposé à de nombreuses déconvenues...





« *C'est un garçon, Madame, dit le docteur Fauvel.*

— *Oh ! Comme je suis contente ! J'espère qu'il ressemble à son père.*

— *Il est un peu tôt pour le dire, fait le docteur en riant. Mais vous avez de la chance. Moi, j'ai dû faire deux filles avant d'avoir un garçon.*

— *Très bien, on va s'arrêter là !* fait le père, se remontant le pantalon des poings dans les poches – son tic habituel, quand il est troublé.

Je répons au prénom de Paul, du latin « *paulus*, petit, faible ». Mes parents paysans ignoraient tout du latin. Ils ignoraient même l'existence du latin. Simplement, il leur fallait déclarer un prénom à l'État Civil. Comme je suis né le jour de la Saint-Paul, le 26 juin, allons-y pour « Paul ».

Le docteur Fauvel dit : *Ce petit bonhomme a des adhérences, il va falloir surveiller.* Il montre à ma mère rougissante comment me décalotter régulièrement le gland. Doucement, sans forcer, mais régulièrement. Les adhérences finiront par disparaître.

Mais deux ans plus tard, le problème n'est pas réglé. Il faut inciser. Je suis maintenu par mon père. L'incision est indolore, mais le traitement antiseptique me fait hurler. Le docteur Fauvel me caresse la joue : *Tu remercieras plus tard le docteur Fauvel, mon garçon.* Le père fait oui de la tête, cédant à son tic : il se remonte le pantalon et ce qu'il y a dedans.

Je suis né d'une Cosette changée en Cendrillon. Fille d'une marâtre et d'un homme de peine alcoolique, au fond de la Normandie, elle est privée d'école à douze ans avec la complicité de l'Inspecteur d'Académie. La Ferme des Hospices, à Dieppe, l'embauche comme bonne à tout faire. Elle y débarque en plein hiver, vêtue d'une robe à fleurs légère. Le charretier, aîné du fermier, a vite fait de la

retrousser. Ils se prennent sur la paille de la grange, jusqu'au jour où la patronne les surprend. Cosette est sommée de faire sa valise.

C'était sans compter sur la force d'attraction du fils pour la petite bonniche. Si elle part, il partira avec elle. On négocie. Ils promettent de ne plus recommencer. Ils recommencent avec l'intention délibérée de commettre l'irréparable, qu'ils appelleront Paul.

Cosette, le ventre arrondi, prend place dans la famille de son prince charmant. Elle renie la sienne : *Je me suis tournée du côté où on me donnait de l'affection*. Un tropisme, en quelque sorte.

Je me tiens dans l'ombre d'un couple de légende qui n'a plus besoin de moi. Ma mère a une dette infinie envers l'homme providentiel qui la chérit, tout son trésor d'amour y passe.

Je suis un enfant sage, sérieux et serviable. On dit de moi : *C'est un vrai cadeau, cet enfant ! Mais il est un peu triste...* Je rêve des heures durant en suçant mon pouce. Les gens vont et viennent autour de

moi, ils suivent leurs affaires de grandes personnes.  
Le pouce de ma main gauche est délavé, flétri.

Mon père me taquine : *Tu vas finir par le manger, si tu continues.* Je lève vers lui des yeux hébétés en sortant mon pouce. Mon père rigole. Je garde le pouce en l'air. Quand je le rentre dans ma bouche, il a refroidi. Je n'aime pas ça. Mais le pouce se réchauffe. Je reprends le cours de mes pensées, qui ne sont sans doute pas de vraies pensées.

Je suis plein de prévenances pour ma maman que j'aime. Je lave le pavé de la maison en son absence pour qu'elle ait une bonne surprise à son retour et l'entendre s'exclamer à son retour : *Ah bah dis don, mon garçon ! T'as mis de l'huile de bras !* Mais elle se contente de me tapoter la joue.

En l'absence de mon père devenu routier, je me glisse parfois sous son drap, dans la nuit. Je me fais déloger sans ménagements quand le père et mari rentre à l'improviste.

Un jour, ma mère enfile un gant de toilette pour me débarbouiller, je recule en grimaçant : *Beurk ! Taty s'est lavé la moule avec !*

Taty, c'est Thérèse, la jeune sœur de mon père, donc ma tante. Elle n'a pas la même pudeur que la petite paysanne. Entraîneuse à La Potinière, un bar louche du port de Dieppe, ma présence ne l'a pas empêchée de se laver la « moule » au robinet de la cuisine, jambes bien écartées. J'ouvre de grands yeux. Elle me traite joyeusement de « sale petit voyeur » et me plaque contre son ventre : *Sens comme elle sent bon la moule à Taty !*

\*

Taty a le sexe à ciel ouvert. À seize ans, elle a décollé de terre avec un trapéziste du Cirque Gruss « aujourd'hui dans votre ville ». Elle a atterri enceinte. Scandale à la Ferme des Hospices.

Les parents arrangent un mariage avec René, un veuf beau parleur qui la met sur le trottoir au service de l'occupant allemand. Après la guerre, Taty se re-

convertit en cocotte de luxe et mène la grande vie. Sa vitalité fait dire d'elle : *C'est un phénomène*.

Bizarrement, ce « phénomène » est comme une sœur pour Cosette. Elles sont du même âge et toutes les deux hors normes familiales. Dans mon esprit, elles se confondent. La « moule » de Taty est la jumelle de celle, inimaginable, de ma mère.

La sévère patronne de la Ferme des Hospices est moins sévère avec les hommes. Elle a « la jambe leste », c'est un « phénomène », comme sa fille. Elle court encore les bals de campagne à la cinquantaine. On lui connaît un amant régulier, loueur de machines agricoles.

Mon grand-père passe pour un Saint Homme. N'empêche, il décroche un jour le fusil. Mon père lui arrache l'arme et tente de le raisonner : *Ou tu divorces ou tu continues à accepter ce qu'elle est depuis toujours*.

Pour moi, elle est « Mémère ». Je joue aux « petits chevaux » avec elle le dimanche après-midi, en buvant un chocolat chaud.

À soixante-deux ans, elle tombe en maladie, les deux jambes paralysées. Finie, la gaudriole. Le Saint Homme l'assiste fidèlement pendant des années, sourd à ses imprécations.

Ma grand-mère avait quatre sœurs, toutes putains à leur manière ! Marguerite incarnait le concept dans sa pureté, elle était « cartée » rue Saint-Denis, dans la capitale. Catherine s'était casée avec un rond-de-cuir hypocondriaque, gratte-papier chez Citroën, et passait ses loisirs à initier les puceaux de Saint-Cloud. Monique connut la plus belle réussite : entraîneuse dans un bar du Havre, elle s'est embarquée avec un capitaine au long cours yankee, devenant « la tante d'Amérique ». Quant à Albertine, elle aura été toute sa vie l'esclave et la putain de son père, mon arrière-grand-père, un moustachu renfrogné puant la vache.

Bizarrement, la famille ne fait pas mystère ni morale de toutes ces tares. Je les découvrirai moi-même sans en être affecté. Mon père, pourtant honnête homme, s'associera comme camionneur avec René, le proxénète de sa sœur. Ben oui, pauvre Tonton

René, il ne fallait pas lui jeter la pierre, il avait perdu sa femme et son fils dans l'incendie de leur maison !

\*

Notre famille s'augmente d'un nouveau-né, « après dix ans de réflexion », expression de mon père. Ils l'ont appelé Philippe. Pour moi, c'est « Petit Frère ». Je l'adopte sans m'inquiéter d'une concurrence affective. Je biberonne, berce, change les couches, promène joyeusement le bambin pendant des heures, dans le landau, puis dans la poussette.

Autrement dit, je suis l'aîné parfait. Ma mère est admirative : *Ah bah dis don, mon garçon !* Ce n'est pourtant en rien une prévenance de plus à son égard. Souffrant de sa froideur paysanne, j'ai déporté mon amour sur « Petit Frère », qui me le rend bien.

Tout le monde est content dans cette histoire. Voilà une famille unie !

En classe de troisième au lycée, je n'ai plus cours le samedi. Je fais la grasse matinée. Au-dessus de la



tête de mon lit, il y a une fenêtre à battant donnant sur le couloir. Nicole, la jeune fille embauchée pour le ménage, entreprend de la nettoyer comme d'habitude, en montant sur mon lit. Je suis aux premières loges, sous la jupe qui balance.

Nicole chantonne, avec des regards en coin dans ma direction. Elle rit : *Tu veux voir ma chatte ?* Elle abaisse sa culotte aux genoux. Ses poils sont roux et frisés, comme sa queue de cheval. Elle pose son seau et sa raclette et s'allonge près de moi. *Touche, n'aies pas peur, ça mord pas !* D'un geste brusque, elle dégage le drap, découvrant mon sexe dressé. *Tu es bien monté pour ton âge ! Allez, viens sur moi, Paul, viens...* Je ne bouge pas.

Le samedi suivant, je m'attarde au lit. Mentalement, j'ai mené la scène ratée à sa conclusion, je suis prêt pour une première fois avec la petite dévergondée. Je l'entends passer l'aspirateur dans le couloir, toujours en chantonnant. Mais la porte de ma chambre ne s'ouvre pas. Je me débrouille tout seul, comme d'habitude.

Je suis un enfant solitaire, je n'ai guère d'amis, je passe mon temps à lire. Mon père me houspille : *Tu vas t'esquinter tes yeux ! Y a autre chose que les bouquins, dans la vie. Je sais pas moi... fais du foot, par exemple.*

J'en ai fait, du foot, en cours de gym. Quand le ballon m'atteignait, je ne savais pas quoi en faire ! Les copains m'engueulaient.

Je m'inscris comme figurant dans une opérette programmée en nocturne au pied du Vieux Château, « Les Cloches de Corneville ». Au signal, il faut tirer les cloches sur une corde imaginaire. Une main de ma voisine, en s'abaissant, s'attarde sur mon épaule. Ses doigts se glissent dans mon cou et me chatouillent. Je ris bêtement. Elle se frotte contre moi. Je la connais, elle s'appelle Delphine, elle est « sortie » avec plusieurs de mes copains.

Après le spectacle, elle m'entraîne sur la plage de galets toute proche. C'est là que je vais connaître le premier baiser de mon histoire. Un vrai baiser avec la langue. Mes mains se glissent sous le pull de Del-

phine et j'empoigne ses seins nus. C'est alors qu'elle se libère et s'enfuit.

Je reste inerte sur les galets froids et luisants, à la fois honteux et radieux.

\*

Pendant mon année en classe Terminale, je suis souvent le tuteur de Petit Frère. Notre mère abandonne la maison jusqu'à deux semaines de suite, pour accompagner son mari camionneur sur les routes de France, elle craint qu'il ne s'endorme au volant. Elle nous téléphone régulièrement : *Philippe va bien ?* Je dis : *Nous allons bien tous les deux.*

À la récréation, dans la cour du lycée, je suis ébloui par une élève de Première, Françoise. Elle a les yeux vert d'huître, une longue chevelure cuivrée qu'elle rejette en arrière d'un geste ample. Elle sourit au monde entier et fait de temps à autre, sans raison, virevolter sa jupe plissée. Elle a une cour de garçons autour d'elle. Je n'ose pas l'approcher.

Souvent, je l'attends à la sortie du lycée et je la suis à distance, sans raison. Jusqu'au jour où elle fait volte-face et revient vers moi : *Tu crois que je n'ai pas remarqué ? Pourquoi tu me suis comme ça ?* Puis elle compose un sourire enjôleur : *Ce n'est pas un reproche, hein...* Elle sait que je m'appelle Paul, que je passe pour le meilleur élève de « mathelem » et que je m'occupe de mon petit frère. Elle prend ma main : *Tu n'es pas un garçon comme les autres...* Fort de mon expérience avec Delphine sur les galets, je l'enlace.

Je suis plutôt craintif et indécis de nature. Pour moi, tout est plus complexe qu'il n'y paraît. Mais je suis capable de m'engager tête baissée. C'est ainsi que j'échoue volontairement au bac scientifique pour passer l'année avec Françoise en classe littéraire. À chaque épreuve, je rends une copie indigente. Les profs sont doublement stupéfaits : leur meilleur élève a raté le bac et il abandonne la formation scientifique. Mon père, lui, certain de mon sérieux, bougonne contre ces « examens à la con ».

Quand Petit Frère est au Centre Aéré, la maison appartient aux amoureux. Nous nous préparons des pâtes à la carbonara en chantant et en tapant sur les casseroles avec une louche comme accompagnement. La rigolade nous plie en deux, vite étouffée par un long baiser qui nous essouffle et laisse refroidir la carbonara.

L'après-midi, direct au lit, et dans la chambre des parents, mais tout habillés. Ce qui n'empêche pas nos mains de se faufiler dans les zones inconnues, encore interdites, sur le corps de l'autre.

Mais un jour, sans prévenir, nos corps décident que nos petits jeux faussement innocents, ça suffit comme ça ! Et voilà que nous « faisons l'amour » comme des grands. Je dis : *Si ça se trouve, on a fait un enfant !* Françoise m'ébouriffe : *Arrête de dire des bêtises !*

Taty va très mal. Cancer de la gorge, à trente-huit ans. Les méchants ricanent : *Pas étonnant, avec sa vie de patachon !* Les médecins lui ont fait un trou dans

la gorge, elle n'a plus de voix, elle s'exprime sur une ardoise magnétique.

Mon père a recueilli sa petite sœur malade. Quand les parents sont sur les routes, Taty est témoin de nos après-midis « cochonnes » avec Françoise. Elle a écrit ça, « *cochonnes* », en me prenant tendrement par le cou.

Taty n'est pas en reste, malgré sa gorge trouée. Elle un amant régulier, un gaillard de la cinquantaine, éleveur de vaches. Elle le reçoit dans sa chambre, qui jouxte celle de mes parents. Les grincements de leur sommier sont interminables. Nous sommes des petits joueurs, Françoise et moi. Taty, toujours tonique, écrit sur son ardoise : *Cette maison est un joyeux bordel !*

Bientôt l'hôpital s'impose pour elle. Elle est sous perfusion de morphine toute la journée. Un matin, à l'aube, rongée par le « crabe », son aorte éclate. Elle meurt dans un flot de sang. Il reste des traces sur le mur de la chambre, quand je lui rends visite avec Françoise. Son ultime amant est à son chevet.

Il prie, ses grosses mains jointes, avec un remuement des lèvres.

Je ne peux pas embrasser Taty morte. Ses joues blêmes, fripées, creusées. Sa tête ratatinée. Elle ne ressemble plus à la vivante. Non, je ne peux pas l'embrasser. Je n'arrive pas non plus à pleurer. Françoise embrasse Taty et lui offre, pour moi, quelques larmes.

\*

*Tu es enceinte de deux mois, ma petite*, dit le docteur. Françoise enceinte ? Elle n'y croit pas. Enceinte de moi, Paul ? Je n'y crois pas. Nous n'avons pas reçu d'éducation sexuelle. Et la première fois a été la bonne, si l'on peut dire.

Il fallait se marier au plus vite. À l'époque, les robes de mariée ne sont pas adaptées aux femmes trop enceintes et les bébés trop prématurés font jaser.

Mes parents étaient en camion quelque part en France. Quand ma mère appelle et apprend la nouvelle, elle a un faux rire : *Ah, beh, dis don, tu caches*

*bien ton jeu, toi ! Mon père banalise : Assume tes responsabilités, mon garçon, nous, on rentre au milieu de la semaine prochaine.*

Restait à affronter les parents de Françoise. La mère, pas de problème, elle était douce et compréhensive. Le père était un petit épicier-bistrotier poujadiste, qui avait pour rituel de compter sa caisse chaque soir, après la fermeture. Quand Françoise s'est présentée à lui main dans la main avec un ado dégingandé aux cheveux en bataille, il s'est enfermé dans les toilettes. La mère nous a dit : *Ça va s'arranger avec le temps.*

Enfant, Françoise jouait à la petite reine. Elle montrait sur les tables en formica du bistro de son père, pour pousser la chansonnette devant les clients. Le père était fier : *Quel numéro !* Elle prendra pour toute sa vie le goût de charmer un public et de se faire applaudir. Vive la Reine ! Elle ne traitera pas autrement ses amoureux.

J'étais le premier du lot. Sombre et rêveur. Passés les émois de la rencontre, notre vie sexuelle était de-



venue indigente. Je me faisais un devoir de mettre un préservatif. Je me faisais même un devoir de faire l'amour, et c'était bâclé en quelques minutes.

Apparemment, la Reine n'en souffrait pas. Il lui suffisait que je sois son sujet, corvéable à merci, et je me suis laissé sans mal assujettir par cette femme que je considérais comme mienne pour la vie. Mais je me sentais mal d'être un mauvais amant. Je compensais par de belles déclarations et des poèmes d'amour que Françoise lisait à ses amies. On disait de nous : *Quel beau petit couple !*

Le père de Françoise vivait mal d'être dépossédé de sa fille unique. Aussi gérait-il notre vie privée avec autorité et sans compter. Il fit construire un bel appartement avec terrasse, au dernier étage d'un de ses immeubles. Changeait-il de voiture qu'il donnait l'ancienne à sa fille après une révision complète.

Tous les dimanches, repas obligatoire en famille, dans la pièce sans fenêtre à l'arrière du café. Régulièrement, le père sortait des billets de sa caisse et

envoyait la Mémé faire les magasins avec sa fille pour la renipper. Notre bébé, Benjamin, passait plus de temps chez eux que chez nous. Il était leur idole.

Ce confort malsain facilita au moins la poursuite de mes études jusqu'à l'agrégation. Françoise fournissait l'argent du ménage avec son travail d'institutrice et les rallonges de son père.

Mes parents à moi étaient inexistants. Ma mère avait bien essayé de s'occuper de Benjamin qui marchait à peine, mais il avait osé pisser sur le plancher ciré. Elle renonça définitivement à son devoir de grand-mère. Mon père avait les mêmes réticences : *Maintenant, tu te débrouilles tout seul, on a fait notre devoir.*

Découvrant la jouissance à l'expulsion de son bébé – c'est mon hypothèse – la Reine va s'ouvrir à d'autres hommes. Je serai le dernier de la ville à l'apprendre. La trahison de mon ami Pierre sera la plus douloureuse.

Elle a fini par se confier : *Je suis désolée, mais avec Pierre, ça a été plus fort que nous. On était comme deux bestioles.*

Sous le couvert d'une excuse, c'était une perfidie.

Je n'ai jamais lâché la bride à la « bestiole » en moi. Pire, je doute qu'il y ait une bestiole en moi. Comme Proust, qui se plaignait et s'étonnait de voisins aux étreintes sonores, je pourrais dire : « Pour moi, cette sensation est plus faible qu'un verre de bière bien fraîche. »

Les mâles aux muscles saillants m'impressionnent. Le balancement des croupes femelles m'obsède et m'effraie. Je me sens inconsistant, inexistant.

Le « beau petit couple » décline d'année en année. Nous faisons chambre à part, et les caresses ne sont plus qu'un souvenir. Je continue pourtant à faire les courses et la cuisine. Nous ne nous rencontrons plus qu'à l'heure du déjeuner.

Quand je surprends Françoise dans les bras de notre médecin, celui-là même qui l'avait accouchée,

je plaque « la femme de ma vie ». Elle osera déclarer plus tard : *Je n'ai trompé mon mari que pour le faire réagir.*

Benjamin, adolescent, prend fait et cause pour sa mère. Chouchouté dans le monde confiné du bistrotier, il n'a aucun intérêt à suivre son père devenu un paria.

Je vis en reclus dans un deux-pièces sans soleil. Un psy m'aide à surmonter ma déprime. Il m'éclaire sur la nature de la douce Françoise, qu'il caractérise de « perverse narcissique ». Ces individus n'éprouvent aucun respect pour les autres, ils les considèrent comme des objets propres à servir leurs intérêts. Ils sont incapables d'aimer, mais ils sont charmants et charmeurs, simulent les meilleurs sentiments à l'égard d'autrui. Cette ambivalence piège ceux ou celles qui l'aiment.

J'enseigne dans une fac de la banlieue parisienne. Plutôt bien de ma personne et sachant séduire mon auditoire, je suis un appât pour nombre d'étudiantes décomplexées. Comme dirait un macho, je n'ai qu'à me baisser, pour ramasser les plus aguichantes. Mais une fois ramassées, qu'est-ce qu'on en fait ?

Sur mon canapé IKEA, Valérie a le regard flou, le souffle court, elle est prête à s'offrir. Moi, j'ai le désir flottant. Je nous sers un deuxième verre. Elle laisse aller la tête sur mon épaule : *Je suis déjà pompette*. Je bois en solo. Je parle en solo. Quand je me décide à passer le bras autour de sa taille, sa bouche se ventouse à la mienne, une main se plaque sur mon

sexe, l'autre descend sa culotte. Les jeunes femmes d'aujourd'hui n'y vont pas par quatre chemins.

Mais quand surgit la fente tumescente, luisante, je suis devant une créature double, composée d'une jeune femme pleine de charme et d'une bête archaïque. Je me dégage, incapable d'assurer. Après un moment de stupéfaction et un long silence, Valérie se rhabille et part en claquant la porte.

Je me poste devant la glace et je me fiche des claques.

Heureusement, Julie me dispense de consulter un sexologue. C'est une grande gigue de dix-neuf ans à l'air effronté. Elle a le geste brusque et le pas décidé. Elle est vierge, ce qui est exceptionnel à son âge, et elle n'en fait pas mystère : *Je dois faire peur aux hommes, ils se défilent tous. J'ai des beaux seins, un beau cul et je suis plutôt mignonne, non ?*

Elle débarque chez moi un dimanche midi et déclare tout de go : *Déflorent-moi !* Voilà une situation tout à fait inédite pour moi. Je m'enfuis dans la cuisine pour préparer un apéro. De retour, plateau en

main, je me fige : Julie est nue sur le canapé, dé-tendue, béatement souriante. Elle caresse son corps à gestes lascifs, de sa bouche entr'ouverte à sa touffe abondante : *Regarde, j'ai tout ce qu'il faut...* Détail bizarre, sa poitrine opulente est sans tétons, il y a des alvéoles à la place.

Après deux verres de porto et m'être laissé dévê-tir, j'ai tout ce qu'il faut pour la déflorer. La scène se poursuit sur le tapis, avec elle aux commandes. Elle s'empare de mon sexe, le positionne à l'entrée du sien et s'en sert pour titiller au bon endroit. Soudain, elle se raidit et crie : *Vas-y, Paul !*

J'y vais, donc. D'abord avec précaution, déclen-çant le cri de douleur prévisible, puis franchement. Satisfaisant à la demande expresse de ma partenaire, je n'ai rien à prouver, je ne pense qu'à ma propre jouissance. Une masturbation de luxe.

Julie explose de joie. Elle me couvre de baisers. Elle crie à la fenêtre ouverte, les mains en porte-voix : *Je suis une femme !* Je commande des pizzas par téléphone pour célébrer l'événement.

Avec Marthe, c'est une autre histoire. Elle est toute en rondeurs, Marthe. Elle a les seins ronds, les fesses rondes, les joues rondes. Comme elle s'étonne d'un rien, même ses yeux souvent s'arrondissent. Dans l'amphithéâtre, je me surprends à m'adresser très souvent à elle. Elle réagit de manière visible à chacun de mes propos, acquiesçant, fronçant les sourcils ou retenant son rire.

Un soir, elle sonne chez moi, en pleurs. Elle a été violée en faisant du stop, puis éjectée, dépenaillée, sur une aire d'autoroute. Un routier sympa l'a fait grimper dans son camion et n'a pas résisté à l'attrait de cette jeune fille à demi nue, à l'air égaré.

Je la cajole, cette petite Marthe. Nous dormons dans le même lit pendant une semaine. Elle garde son slip. Je la réchauffe de ma main sur son slip. Je pense « la vie est une merde qu'il faut avaler avec le sourire ».

Souvent, après mon cours, Justine s'attarde pour parler de littérature. Je suis toujours ébloui par le scintillement de ses yeux bleu gris. À la fin de l'an-



née universitaire, nous nous entendons pour continuer nos échanges par mail.

Très vite, ces échanges dégénèrent délicieusement, devenant érotiques, puis franchement sexuels. Professeur et élève se livrent l'un à l'autre sans réserve. Je jubile devant mon écran, à chaque mail reçu. J'en rajoute et j'attends avec impatience la surenchère de ma maîtresse épistolaire.

Nous aurions pu en rester là. Je m'en serais contenté. Mais cette escalade débouche sur un rendez-vous dans sa petite maison de Bourgogne.

Nous sommes l'un devant l'autre, tout bêtas, n'ignorant rien de nos vices cachés. Notre premier enlacement est entrecoupé de fous rires. Suite logique à nos échanges électroniques, Justine propose de tourner l'affaire en jeu. Un streap quizz, option littérature, notre passion commune.

Me voici en caleçon, pas l'air malin. après des questions sur Gide, ce pédéraste crypto catho que je déteste. Après quatre questions sur Proust, Justine est toute nue. Ses petits seins en poire sont parfaitement à mon goût.

Mais on se les gèle, dans cette baraque mal chauffée. Vite, sous la couette ! Justine est désolée, elle ne supporte pas la pénétration. Nous nous livrons donc sans retenue à des caresses et des lècheries, à l'endroit, à l'envers, dans le sens du lit ou en travers.

Au matin, elle consent à m'ouvrir son sexe – pure générosité de sa part. Elle murmure : *Je t'aimerai toujours, toujours.*

Bien sûr, cette déclaration me trouble, mais elle m'indispose. Je ne suis pas l'homme qu'elle attend. Je suis avant tout – je dois le reconnaître – un séducteur. J'aime séduire et je pourrais me contenter de séduire. Peut-être qu'en toute femme, je cherche ma mère restée insensible à la séduction de son petit garçon.

Mais une femme après l'autre, ça suffit comme ça ! D'autant que des bruits commencent à circuler dans la fac. Jérémie, un collègue ami, m'en a averti.

Je me replie sur moi-même et me consacre à un essai sur « De l'amour », le premier ouvrage important de Stendhal. C'est un roman à deux personnages

centraux, mais un roman « désécrivit », l'ordre analytique remplace le déroulement narratif. Vilipendé par ses contemporains, il est de nos jours injustement éclipsé par « Le Rouge et le Noir » et la « Chartreuse ». C'est pour moi un travail utile, qui me permet de retrouver un peu de dignité.

\*

L'appartement au-dessus du mien est occupé par une certaine Susanna. C'est une grande brune sexy. Elle parle et rit fort, elle a des manières décidées. Italienne, quoi ! Nous nous rencontrons souvent aux poubelles ou aux boîtes à lettres. Elle me dit un jour, avec son accent charmant : *Je serais très heureuse de faire votre connaissance, cher voisin.*

Je trouve ça sympa. Il vaut mieux être en bons termes avec les voisins. Mais la formule « faire votre connaissance » n'a pas le même sens pour elle que pour moi. Après plusieurs cocktails au prosecco, elle m'entraîne sur sa couche. Éméché et pris de court,

je suis pour une fois un amant convenable. Les cris de Susanna résonnent dans la cour de l'immeuble : *Madonna ! Madonna !*

Les jours suivants, je combine mes heures de sortie pour l'éviter. Je reste sourd aux coups frappés à ma porte, retenant ma respiration. Je n'allume plus qu'une loupiote au fond de ma chambre, rideaux tirés. Tout en me répétant : *Qu'est-ce que je suis con !*

Je finis par croiser Susanna dans l'escalier, main dans la main avec un type à catogan. Elle fait simplement : *Salute, vicino !* Je peine à trouver le sommeil. Je guette les bruits dans l'appartement du dessus. Un premier « Madonna ! » me porte au ventre. Les boules Quiès me protègent des autres.

J'avais été invité au Maroc par l'Alliance Française. Au retour, à l'aéroport de Marrakech, une petite brune aux bras tatoués m'aborde : *Vous parlez français ? — Pire que ça, je suis français !* Rires. Elle voulait simplement quémander une cigarette. Elle s'appelle Julie. Pendant les heures d'attente avant l'embarquement, nous fraternisons au point de nous

accorder une étreinte et un baiser furtif. Espiègle, elle me signe un « bon pour une nuit torride à Armentières 59980 ».

Une semaine plus tard, je roule vers Armentières 59980 sur un allegro de Vivaldi, mais la voiture glisse sur une plaque de verglas, improbable en cette saison. J'échoue dans un champ de maïs. Je n'ai pas les moyens d'avertir Julie, les téléphones mobiles n'existent pas encore.

Un paysan picard me délivre au petit matin. Il remet la voiture cabossée sur la route avec son tracteur. Les bouteilles de vin blanc destinées à arroser ma rencontre amoureuse n'étant pas toutes cassées, j'offre un verre à mon sauveteur. Il dit : *C'est pas de refus !* Nous trinquons au soleil levant. Drôle de petit déjeuner !

Me voici installé au volant, moteur au ralenti. Une « nuit torride » m'attend donc à 200 kilomètres... Mais est-ce que j'ai envie d'une « nuit torride » ? Et surtout, rien ne garantit que je sois à la hauteur d'une « nuit torride » ! Au fond, cette proposition n'est qu'une gaminerie de la fille de l'aéroport. Je fais demi-tour.

\*

L'acte sexuel s'est banalisé de nos jours, chez les Jeunes, c'est presque manquer de respect à une femme de ne pas « lui faire la proposition ». Mais je suis en manque d'amour, moi, c'est autre chose, et l'amour ne se trouve pas à tous les coins de rue. C'est même quand on ne le cherche pas qu'il s'impose. De plus, l'échec retentissant avec Françoise m'a rendu méfiant.

Lorsque Nadya, en troisième année de licence, m'invite dans sa chambre universitaire, en faisant des mystères, je suis troublé, comme d'habitude. Elle exhibe fièrement la première édition de « Mes amis », datant de 1924, dénichée chez un bouquiniste. Sachant que je suis un fan d'Emmanuel Bove, elle était sûre de faire son effet en m'offrant ce livre. Elle croise et décroise les jambes sous sa minijupe, dévoilant un bout de culotte. C'est clairement une invitation.

Non ! Je coupe court à notre entretien en prétextant un rendez-vous urgent et je prends une initiative

qui m'étonne moi-même : je me rends rue de Budapest, où j'ai remarqué une prostituée pas comme les autres, qui n'a ni la jupe ras-la-touffe, ni la poitrine débordante. C'est une femme de la cinquantaine au charme discret, en tailleur gris. Elle ne racole pas, elle attend. Seule sa présence régulière devant l'hôtel trahit son activité.

Je monte avec elle et découvre une femme douce et attentionnée. J'apprécie d'être dégagé de l'obligation mâle. Je me laisse aller, une femme s'occupe de moi.

J'erre dans la ville, déconcerté par ce que je viens de faire, me demandant qui je suis au juste... Sur un banc du Parc Monceau, une vieille femme lit « Madame Bovary ». Je m'assois près d'elle et je me permets de lui dire : *Vous voyez, Madame, cet immeuble en briques et en pierre de taille. Flaubert a habité au 4<sup>e</sup> étage pendant six ans. — C'est vrai ?!* Elle ne lâche pas des yeux l'étage où rôde le fantôme de Flaubert : *Je suis en train de relire toute son œuvre. Vous savez, la mémoire flanche avec l'âge.*

Elle s'appelle Louise. Quand elle vous écoute, elle prend un petit air penché et vous fait des yeux rieurs qui soulignent ses rides. Elle a été hôtesse de l'air, pendant des années. Elle se lève et singe la démonstration du masque à oxygène. *C'est un travail de larbin, mais on est à 8000 mètres au-dessus du Monde, on vit à l'échelle du Globe, Pékin, Los Angeles, Le Caire, Rio de Janeiro... Qu'est-ce qu'on s'emmerdait dans ces villes-là pendant les escales ! Moi, je lisais. J'avais embarqué avec une bibliothèque...* (Elle rêve) *C'était une vie déréalisante. Quand je sortais acheter le pain dans mon quartier, j'avais parfois du mal à retrouver la boulangerie !*

Une heure plus tard, nous sommes de vieux amis. Les livres sont notre passion commune. Elle en sort un de son sac, « Retour au fumier » : *Vous avez lu Raymond Federman ?* Moi, l'universitaire, officiellement docteur ès lettres, je ne le connais même pas de nom.

Elle m'invite chez elle, rue Montorgueil, en blaguant : *En tout bien tout honneur, n'est-ce pas mon petit !* Il lui reste quelques bouteilles de Noah qu'elle



tient de son père paysan, « *viticulteur hors-la-loi* », dont elle est fière. C'est un cépage interdit depuis 1935. Il passe pour rendre fou.

Pompettes – peut-être un peu fous – nous nous endormons sur le canapé. J'ouvre un œil. Louise a laissé aller la tête sur mon épaule. Je n'ose pas bouger. Je caresse délicatement ses cheveux blancs. Je referme mon œil, paisible.



Menue mais délicatement charnue, un teint sucré de blonde, des yeux lumineux vert émeraude... Je suis aimanté par cette jeune femme dès l'instant où je la remarque dans la foule qui se presse au Théâtre du Châtelet, pour le récital de Barbara.

Pendant le spectacle, je n'ai qu'une idée en tête : l'approcher à la sortie. Impossible de la repérer dans cette salle de 3000 places. Je n'attends donc pas la fin du récital, je prends position sur le trottoir, au coin de la brasserie, à un endroit d'où je peux surveiller les trois sorties.

La voici. Elle est seule. Je la suis jusqu'à l'entrée du métro, sensible à ses fesses bien moulées dans un Levi's 501. Elle a descendu quelques marches quand je l'interpelle, avec un prétexte grossier : *Vous avez*

*perdu ce billet de 100 francs, Mademoiselle.* Elle s'étonne, dénie, mais notre échange de regards l'incite à remonter les marches.

Nous buvons un verre de chablis au Vieux Châtelet. Elle s'appelle Cendrine. Nous parlons de Barbara, dont elle est une fan « absolue ». Nous avons un point commun. Le registre à la fois intimiste et engagé de Barbara m'a toujours séduit. Je dis : *Vous savez pourquoi elle a écrit « Göttingen » ?* Elle le sait. Barbara est une petite juive qui doit se cacher pour échapper à la Shoah. Vingt ans plus tard, elle découvre Göttingen et écrit un hymne à la paix et à l'amitié franco-allemande.

Je raccompagne Cendrine au pied de son immeuble, rue de Charonne. *On peut se revoir, Cendrine ?* Pour toute réponse, elle me claque une bise sur la joue. Elle compose le code d'entrée, puis pousse la porte de l'épaule sans me quitter des yeux.

Dès le lendemain, je rôde dans la rue de Charonne. Cendrine est à sa fenêtre, comme si elle m'attendait. Elle surgit du hall et se jette à mon cou.

Dès les premiers pas dans l'appartement, elle se raidit : *C'est trop moche ici, ne regarde surtout pas.* Un de ces vieux appartements parisiens au plafond en stuc, à murs moulurés. Le parquet est grinçant, la peinture délavée, et c'est meublé Emmaüs pour ne rien arranger. Mais d'où viennent ces vibrations en continu ? D'une imprimerie au rez-de-chaussée, juste en dessous, les machines roulent toute la nuit. Cendrine dit : *Tu ne peux pas savoir comme j'en ai marre de cette piaule pourrie.*

J'amorce un geste de tendresse qu'elle esquivé. Puis elle va directement au lit, se dévêtit et se glisse sous la couette. Je la rejoins, mal à l'aise.

Quand je me décide à poser la main sur sa cuisse, elle reste de glace. Même chose quand j'aborde les lèvres de son sexe. Je ne sais que penser. Elle ne répond pas à mes questions. C'est clair : je suis tombé sur une petite givrée. Je me rhabille vite fait et je me dirige vers la sortie.

Cendrine s'éjecte du lit et fait un rempart de son corps contre la porte. Elle retrouve la parole : *Fais-moi l'amour, Paul.* Excité par ce contretemps, je la

pénètre sans ménagements. Elle pousse des cris, puis se met à pleurer : *Tu es un amant merveilleux, Paul.* Je resserre mon étreinte. Cette petite folle m'est déjà précieuse.

Quinze ans se sont écoulés depuis mon divorce, et Cendrine a quinze ans de moins que Françoise. Vertigineux retour à la case départ ! Je loue un grand appartement, j'offre à Cendrine son rêve de jeune fille, une Austin Mini, je cède au moindre de ses caprices. Et j'assure l'argent du ménage, Cendrine étant en fin de chômage après un vague emploi de secrétaire.

Au moins suis-je payé de retour dans le lit conjugal. Cendrine n'est pas une bête sexuelle, mais justement, c'est simple et rapide avec elle, et les petits « rentrés », comme elle appelle ça, sont fréquents et satisfaisants. Aurais-je trouvé la partenaire sexuelle qui me convient ?

Devenue ma confidente, Louise est méfiante à l'égard de Cendrine. Elle n'a pas connu Françoise,

mais je lui ai raconté ma vie avec elle. Aussi voit-elle en Cendrine un avatar de la perverse narcissique. Je ne veux pas l'entendre. Cendrine m'a redonné le goût du bonheur, après des années d'égarements. Louise hausse les épaules : *Le plein peut être pire que le vide !*

\*

Un ami me prête un studio à Étretat, face à la mer. Un week-end d'amoureux en perspective. Nous chantons Barbara pendant tout le voyage.

La mer est là, dans la baie vitrée, mais brumeuse et masquée par un crachin typiquement normand. Cendrine ricane : *Tu diras merci à ton copain !* Je prends ça à la légère : *Il ne fait pas la pluie et le beau temps, mon copain !* Boudeuse, elle se détourne de la fenêtre et s'allonge sur le lit. Elle grimace : *Il n'a pas de fric pour acheter un matelas convenable, ton copain ?* Je ne relève pas. Je sirote une bière, en lisant le livre de Federman, conseillé par mon amie Louise, « Retour au fumier ».

Cendrine se redresse brusquement en se grattant la cuisse. *Merde ! En plus, il y a des punaises ou des puces !* Elle dépouille le lit avec rage. Un oreiller m'atteint et renverse son verre. C'en est trop. Je me retiens de la gifler, je la secoue par les épaules en criant plus fort qu'elle. Elle s'arrache de mes mains et s'enfuit.

Où est-elle, dans la nuit, sous la pluie devenue battante ? Je m'encapuchonne avec un sac plastique et pars à sa recherche. Le front de mer est désert. Je progresse contre les rafales de vent. Des lumières, tout au bout de la promenade, sont le seul signe humain. C'est un restaurant, le « Homard bleu ». Cendrine est attablée avec un jeune homme qui doit lui raconter des choses drôles, elle s'esclaffe de rire.

Quand elle rentre, une heure plus tard, je fais le dormeur. Elle se colle contre moi. *Je n'ai pas droit à un petit rentré ?*

Pendant les six ans que Cendrine sera ma compagne, ce genre d'anecdotes – comment appeler ça ? – sera notre quotidien.



Cendrine adore les restaurants thaïlandais. On s'installe au « Lotus bleu », recommandé par « Le Petit Futé ». Cendrine est radieuse, elle ne lâche pas sa main, me bécote par-dessus la table, rit pour un rien en faisant ses grands yeux. Tout va pour le mieux. Au menu, Tod Man Pla, Kung Pad Prik, et comme dessert Khao Niaw Mamuang. Pour commencer le « Dragon de feu », un cocktail au champagne.

Les choses se gâtent dès le premier plat, servi par une charmante hôtesse en longyi bleu pervenche. Elle fait une courbette en me regardant : *Je m'appelle Ganda. Pour vous servir.* Elle me sert, puis sert Cendrine.

J'attaque le Tod Man Pla, des croquettes de poisson. Cendrine est raide, inexpressive devant son assiette. *Tu n'aimes pas ?* Pas de réponse. Regard fuyant. *Qu'est-ce qu'il y a ?* Il y a que l'hôtesse m'a servi en premier avec, en plus, un sourire lascif, et que j'ai eu l'air troublé. *Non mais, je rêve ! – Tu rêves à cette petite salope.* J'éclate de rire. Piquée au vif, Cendrine quitte la table et sort du restaurant.

Je continue mon repas avec de sombres pensées. Ce n'est plus possible, ses beaux yeux coûtent trop cher. Quand je rentre chez nous, je reste bouche bée. Un mur est couvert d'inscriptions aux feutres de couleurs : *Je t'aime, Paul ! Je t'aime, mon amour !* Toute la peinture est à refaire.

Cendrine s'est approchée, dans mon dos, en catimini. Elle se jette sur moi et m'enlace en riant. C'est trop. En me dégageant, je la projette au sol. Elle se relève en pleurnichant : *Ça m'apprendra à t'aimer autant !*

Mais elle a plus d'un tour pervers dans son sac.

J'ai quarante-cinq ans aujourd'hui. Elle est détentrice, rayonnante. Ce n'est pas exceptionnel, elle est la femme des contrastes. Elle me dit : *Tu ne veux pas ouvrir ton cadeau ?* Je cherche le paquet. Cendrine a un rire interminable, puis se met à quatre pattes sur la moquette : *Le paquet, c'est moi !* Elle remonte sa jupette, découvrant un fessier nu luisant de vaseline. *Fais attention, mon amour ! Ce que je t'offre, ce n'est pas de l'ordinaire.* J'ai un temps d'arrêt. C'est

une première pour moi. *Allez, allez, tu l'ouvres, ton cadeau ?* Elle se prête au jeu très naturellement. Sans doute est-elle aguerrie.

Cet acte inédit, d'une intimité profonde (c'est le cas de le dire), efface pour quelques heures les turpitudes de notre vie de couple. Nous passons une heure sur la moquette, à nous caresser, nous lécher, nous pourlécher, avec des petits « rentrés » à répétition.

\*

Louise m'appelle : *Il faut que je te parle. — Je t'écoute — Non, pas au téléphone. Il s'agit de Cendrine. Passe me voir.* Je suis intrigué, inquiet. Je sais que Cendrine lui rend souvent visite.

Louise est embarrassée et grave. Cendrine lui a fait des confidences. Elle a appelé ça « confidences ». Elle me trouve sale, mes vêtements sont crades, Je sens mauvais. Mes yeux s'écarquillent. Ce n'est pas tout, je suis impuissant, on se demande comment j'ai pu faire un enfant. Je manque de m'étrangler. Et il y

a pire encore : je la bats, elle a montré des bleus à Louise.

Je suis anéanti. En même temps, c'est tellement grossier que j'ai envie d'en rire. Bien entendu, Louise n'est pas dupe. *Regarde les choses en face, Paul, cette fille est malsaine. Je suis oppressé : Il ne te resterait pas une goutte de noah ?*

Sur le chemin du retour, à la fois déprimé et furieux, je m'exhorte au calme. Je dis froidement à Cendrine : *J'ai vu Louise, elle m'a parlé de toi.*

Je vais direct dans le dressing. J'arrache une à une les frusques de la perverse. Idem dans la salle de bains : les produits de beauté, les crèmes épilatoires, les parfums. Je vide les tiroirs de la commode à sous-vêtements. Cendrine me suit, tremblante, sans un mot. Puis elle tombe à genoux, prête à m'implorer. Je la fais basculer. Elle gît, inanimée. Comme morte. Je ricane : *Ressuscite et fous le camp. Estime-toi heureuse que je te laisse l'Austin Mini.*

Cendrine m'écrit. Elle se dit honteuse de tout ce qu'elle m'a fait subir, à moi si généreux. Pas aimée de sa mère et dotée d'un père sans volonté, aliéné à sa femme, elle s'est toujours sentie illégitime, pire : inexistante. Quiconque la reconnaît et l'apprécie est jugé abusé, donc méprisable. Elle n'a pas découvert ça toute seule, elle a vu un psy à plusieurs reprises. Elle ne supporte pas qu'on l'aime. *Pardon Paul, mon grand amour impossible. J'ai au moins compris que les sentiments amoureux, qui aident tant à vivre, m'étaient à jamais interdits. Je t'aime malgré tout, dans ma solitude.*

Je me sers une rasade de whisky. Je compose le numéro de Cendrine. Je raccroche. Je décroche et raccroche aussitôt. Je finis mon verre. M'en sers un autre. J'ai mal au ventre.

Un an plus tard, j'apprendrai que Cendrine – elle aussi – m'a trompé avec mon grand ami de l'époque. Comme quoi je ne suis pas plus doué pour choisir mes amis que mes amours !

Je me trouve devant mon propre mystère. Tout homme normal aurait tiré leçon de son échec avec

Françoise, la perverse. Moi, j'ai récidivé en toute innocence.

C'est peut-être une question de génération. À la fin du siècle dernier, on découvrait l'amour au sortir de l'adolescence et c'était « pour la vie », tout bêtement. Aujourd'hui, le premier amour n'est souvent qu'une étape dans la vie amoureuse. La ressemblance entre Françoise et Cendrine a réactualisé chez moi ce « pour la vie » adolescent.

\*

Je me réfugie chez Louise. Non tant pour me faire consoler que pour raffermir ma décision de rompre avec Cendrine.

Louise n'est pas étonnée de sa lettre : *Elle ne sait pas qui elle est, cette petite. Tout est bon qui nuit à l'autre, car elle tire du mal qu'elle dispense un semblant d'identité. Quand ses victimes réagissent et la rejette, l'effet est le même, elle existe.* Louise rit : *On peut dire la même chose de l'amour, il ne sait pas qui il est !*

Oui, Louise a connu « l'enfer du grand amour » ! Beaucoup de bruit pour rien. Des sensations exacerbées dont il ne lui reste aucune trace sensible. *Proust nous a berné avec sa « mémoire affective ». Le passé est mort, bien mort. Je ne vis plus que dans les livres. Par procuration.*

Son pâle sourire m'émeut. Je mesure les limites de ma propre détresse. Un amour foiré, et alors ? Une de perdue, dix de retrouvées, je l'espère. L'avenir de Louise est un trou noir. La vieillesse est une damnation. Je cite Woody Allen : « Si Dieu existe, il a intérêt à avoir une bonne excuse. » — *Il n'existe que pour les faibles d'esprit, Paul. Nous sommes des orphelins de la nature.*

Nous trinquons avec les derniers verres de la dernière bouteille de noah du « viticulteur hors-la-loi ».

Qu'est-ce qu'un sentiment ? De quelle matière est-ce fait, un sentiment ? D'où vient son énergie ? Quelles sont ses racines ? Cette question traîne en moi depuis toujours. Même en période amoureuse, elle était là, cette question, tel un oiseau noir posé

sur mon épaule, présent par le seul picotement de ses griffes.

Et quand le sentiment se retire, que reste-t-il sur la grève ? Quelques traces indéchiffrables qu'effacera la marée montante, six heures plus tard. « Le senti ment », dit Lacan, mais quand le senti meurt, que reste-t-il ? La vérité ? Ce sable étale, uniforme et morne serait la vérité ? C'est glaçant, douloureux, vertigineux.

\*

Jérémie, mon collègue à la fac, fête la publication de sa thèse. Quelle n'est pas ma surprise : Isabelle, la prostituée, fait partie des invités ! Elle me reconnaît. Je bafouille : *Le monde est petit* ! Elle me sourit, sans gêne apparente.

Nous nous isolons avec un verre de punch. Elle est l'ex-femme de Jérémie. Ils ont eu un fils ensemble, Tiphen, mort d'une overdose à vingt-et-un an. Une catastrophe, pour elle. Aussi plonge-t-elle elle-même dans la drogue. Cette démarche suicidaire la



rapproche de son fils et la coupe de son mari. Elle finit par se prostituer pour payer ses doses.

Elle se raconte très simplement, sans pudeur ni émotion apparente. Libérée de la drogue, elle a continué à se prostituer. Renouer avec son mari était impossible. Elle voyage beaucoup, elle revient du Mexique. De plus, elle aime faire jouir les hommes. Ex-infirmière, elle continue son métier, en quelque sorte. Je m'étonne : *Vous devez tomber sur des hommes grossiers, brutaux. — Mon style bon chic bon genre n'attire pas ces hommes-là.*

Je ne la regarde plus avec les mêmes yeux. La prostituée s'est effacée. Isabelle est une belle femme désirable. Mon démon de séducteur se réveille. Je fais le joli cœur. Isabelle ne se départit pas d'un sourire énigmatique. Elle rompt brusquement notre aimable face à face, avec ironie : *Vous reviendrez rue de Budapest ? — Je le crains !* Isabelle dit : *Les hommes sont de grands enfants.*

Jérémie me prend à part, l'air embarrassé : *Tu connaissais Isabelle, mon ex-épouse ?* J'hésite à répondre. *Tu la connaissais de la rue de Budapest,*

*n'est-ce pas ? Je fais oui de la tête. Après un moment de silence et de gêne, il me dit : J'ai énormément souffert de cette histoire... La mort de mon fils, puis Isabelle qui déraile... Je ne m'en suis jamais remis. Mais je n'ai pas voulu divorcer. Je reste attaché à elle. J'ai posé la main sur l'épaule de Jérémie. J'éviterai désormais la rue de Budapest.*

\*

Mon père est mourant. La mère appelle ses deux enfants à son chevet. Elle a préparé pour eux son bourratif gratin de courgettes au riz. Elle est très calme : *Pauvre Papy ! Ben, qu'est-ce que vous voulez ? C'est la fin de vie.* Après cinquante ans d'amour et d'étroite dépendance, elle devrait se tordre les doigts en chialant. Non, tout a une fin. C'est la règle. On reconnaît là la petite paysanne au cœur endurci par une enfance sans affection.

J'ai au moins le plaisir de retrouver Philippe, mon ex-Petit-Frère. Il a tout fait de travers. Dernier à l'école. Piquant dans la caisse de ses parents devenus

épiciers. Engrossant la petite voisine sans reconnaître le gosse. Devenu taxi, il casse la voiture dans un accident et dilapide le remboursement de l'assurance etc. À chaque fois, le père assure en l'admonestant et en citant son grand frère – moi – qui a tout fait bien sans rien demander à personne. Aux dernières nouvelles, il vit dans un mobil home, sur le terrain de la station-service qui l'emploie.

Il boude le gratin de courgettes de la mère, arpenle le salon, un peu voûté, se remontant le pantalon à la mode du père. Il me dit : *J'ai l'impression que tu n'en as rien à foutre, de la mort de notre père.* — *Tu as été son seul fils, Philippe, tu le sais.* Il le sait. Nous en avons déjà parlé. L'amour des parents, qui m'a manqué, l'a étouffé et empêché d'être lui-même.

Un râle nous précipite dans la chambre. Papy étouffe. Vite, Philippe le prend sous les aisselles pour le redresser. Papy crache une glu verdâtre dans la cuvette que tend notre mère. Il respire mieux, mais il a un regard tragique intense pour sa femme et ses deux fils, comme s'il les voyait pour la dernière fois.

Il avance ses bras décharnés pour saisir leur main.  
Ses yeux se ferment. Sa tête s'affaisse.

Philippe éclate en sanglots. Notre mère va laver la cuvette. Je sors fumer une cigarette, avec une pensée mesquine : « Il va falloir revenir en Normandie pour l'enterrement. »

Mais mon histoire familiale me réserve une bonne surprise : mon fils Benjamin au téléphone. Je n'en crois pas mes oreilles, après des années de silence. Une tireuse de cartes lui a prédit qu'il ne reverrait jamais son père. C'est ce qui l'a décidé à m'appeler.

Quelques jours plus tard, il frappe à ma porte main dans la main avec Amandine, sa chérie, une gamine à l'air espiègle, vêtue d'un pull et d'un jean à trous. Elle se jette à mon cou en disant : *Depuis le temps que Benj' me parle de vous !*

Ils ont une révélation à me faire : Amandine est enceinte de trois mois. Ah ! Ça, ça se fête. Je sors une bouteille de Chardonnay. Benjamin s'empresse de dire : *Pas d'alcool pour la future maman !* Nous trinquons à deux. Amandine fait la moue.

Le lendemain matin, Amandine étant sortie pour son footing quotidien, nous sommes en tête à tête, mon fils et moi, pour le petit déjeuner. Il est silencieux, et même gêné. Je dis : *Ça va ? — Ça va. — Non, ça ne va pas. — C'est vrai, ça ne va pas...* Il prend une cigarette dans mon paquet et avoue sa supercherie. Amandine n'est pas enceinte, elle n'est pas sa chérie, il n'a pas de chérie, il est homo depuis toujours.

J'éclate de rire, ce qui le met mal à l'aise. Nous nous connaissons peu, il ignore que je n'ai rien contre l'homosexualité. Je le rassure : ce qui me fait rire et que je ne comprends pas, c'est le scénario qu'il a monté avec Amandine. Il pouffe : *Je ne comprends pas moi-même !*

Passionné de littérature, il a monté une librairie à Dieppe. Il a lu tous mes livres, se reconnaissant comme le fils de leur auteur, après l'avoir renié, puis être renié lui-même, pour son homosexualité, par ses grands-parents bien-pensants. Je dis : *Et ta mère ?* Il hausse les épaules : *Ma mère, elle espère toujours me marier avec la fille de son amant, Monsieur le Maire !*



Dans le métro, en fin de journée, un Noir un peu clodo, l'air paumé, délire dans le wagon à moitié vide. Il s'assoit près d'un jeune type qui a les pieds sur le siège d'en face, et qui se dresse : *Tire-toi, l'négro !* Comme le Noir ne réagit pas, il se prend un coup de poing qui le projette au sol.

Le voyou l'enjambe et s'apprête à descendre à la station prochaine, Place de Clichy, quand un passager baraqué l'attrape au collet. Après dix claques magistrales et un coup de pied dans le bas-ventre, ce petit con de raciste tombe à genoux et ne bouge plus. Quelqu'un ayant déclenché l'alarme, la rame est bloquée à la station dans l'attente des flics et des pompiers.

Je descends à la station suivante, comme le « baraqué ». Il est de mon quartier, nous fréquentons le même rade, rue d'Amsterdam. On se connaît sans se connaître. Je lui dis : *On se connaît sans se connaître !* Il rit et me tend la main : *Oui, mais ça va pas durer ! On va boire un verre ?*

Il s'appelle Gilles, il vit dans le quartier depuis une dizaine d'années avec sa copine Chiara, qui est postière. Lui est kiné. Un métier qu'il adore. *Tu as des gens qui arrivent sur deux cannes et qui repartent en courant !* Il aime prendre soin de son prochain. La scène du métro en témoigne.

Il m'invite à dîner : *Chiara a préparé des lasagne au saumon, tu m'en diras des nouvelles !* Chiara est une jeune femme piquante à l'air décidé. Gilles lui dit : *Je te présente Paul, un voisin qui gagne à être connu.*

Gilles gagne aussi à être connu : il n'en a pas l'air, mais il est issu de la noblesse vendéenne ! Il en blague : *Tiens-toi bien, Paul, je suis comte, tu te rends compte ! Heureusement, c'est une noblesse désar-*



*gentée, sinon j'aurais peut-être mal tourné. Sur mon blason à la con, il y a d'écrit « À tout heurt va ». Et j'y vais ! Contre un raciste, un fachos ou un pédophile !* Il émane de sa personne une franchise, une droiture, un respect de l'autre qui forcent l'admiration.

\*

Au courant de mon marasme affectif, Gilles est décidé à m'en sortir. *Merde, un beau mec comme toi, intello, cultivé !* Il s'est mis en tête de me faire rencontrer l'une de ses clientes devenue une copine. Je proteste. Mollement.

Il débarque chez moi avec Catherine, une brunette de la quarantaine. Il n'y va pas par quatre chemins, c'est son style : *Tous les deux vous vous languissez dans votre coin, faites donc alliance.* Sur ce, il nous quitte.

Tout ce qu'on trouve à faire, Catherine et moi, c'est de rigoler bêtement. Un petit café ? Catherine déprime depuis qu'elle a perdu son emploi de préparatrice en pharmacie. Elle a été mariée, oui, il y a des

lustres. Aujourd'hui, elle vit seule, trop seule. Je me racle la gorge : *Vous pensez qu'on peut faire alliance, comme dit Gilles ? — Ça dépend. — Je ne sais pas... on pourrait aller au cinéma. — Au cinéma, oui.*

Je suis mal à l'aise. Elle aussi. Lourd silence.

Catherine finit par dire : *Il y a une chose... Gilles n'est pas au courant... Après mon mari... je n'ai plus supporté les hommes. — Vous êtes devenue homo ? — On appelle ça comme ça...*

Je suis soulagé. L'atmosphère se détend. Elle est chouette, cette nana. Elle me trouve intéressant et prof de fac, ça l'impressionne. Elle aimerait bien reprendre les études. Je dis : *Je peux vous donner un coup de main si vous voulez.*

Nous avons fait « alliance ». Merci Gilles.

Louise fait des mystères au téléphone, d'un ton enjoué : *Viens déjeuner ce midi, tu ne seras pas déçu par ce qui m'arrive.*

J'ai du mal à imaginer ce qui a pu lui arriver. Sa vie est monotone, sans surprise. Aurait-elle dégotté un livre rare ?

Elle a préparé une table de fête, avec de la belle vaisselle sur une nappe damassée. Bouquet de fleurs et bouteille de champ' trônent au milieu. Trois couverts sont dressés. *Tu attends quelqu'un ?*

Le jeune homme qui entre est la réponse. Louise est radieuse : *Voici mon petit-fils David. Il vient d'arriver au monde. Postmaturé !* Elle me présente comme son « *amant au sens du XVII<sup>e</sup> siècle* » !

Brouillée avec Louise pour une sombre histoire d'héritage, sa fille Sophie s'est exilée en Australie à vingt-six ans, pour ne plus jamais revenir ni donner de ses nouvelles. Louise supposait bien qu'elle avait des petits-enfants dans l'Hémisphère Sud.

Violoniste de concert à Sydney, David fait une tournée en France avec sa troupe. Obsédé par le passé familial banni par sa mère, il a enquêté et trouvé enfin sa grand-mère de Paris.

Je dis à Louise : *Moi aussi, j'ai un fils postmaturé.* La vie fait souvent des nœuds. De temps en temps, elle en dénoue.

J'aide Catherine à préparer son concours d'entrée à l'université. Nous nous rencontrons souvent le soir, à l'heure du dîner, je lui ai préparé un petit plat de mes spécialités : pâtes fraîches aux champignons, caponata sicilienne, seiches à la sétoise... Elle s'émerveille de ma cuisine et de mon aide. *Pourquoi tu fais tout ça pour moi ?* Je mime le plus grand sérieux : *Nous sommes engagés devant Gilles, non ? Nous avons fait alliance.*

Elle éclate de rire : *Tu n'es vraiment pas un homme ordinaire ! — C'est quoi, un homme ordinaire ? — Je ne sais pas... Un homme qui ne pense qu'à baiser. — Je ne pense qu'à ça, mais ça me fatigue, j'en ai marre. J'en ai marre d'être un mâle. Je suis simplement un être humain qui a besoin d'aimer et d'être aimé par un autre être humain.*

Mes paroles la figent. Elle baisse les yeux. Elle finit par dire : *Moi non plus je ne suis pas ordinaire. C'est pour ça que j'ai raté ma vie amoureuse.*

Elle se lève lentement et se niche dans mes bras. Je caresse ses cheveux tout courts. Une larme roule sur sa joue. Je dis : *Reste à dormir, si tu veux.*

Elle reste à dormir et le matin, elle me dit : *Tu es mon ami pour la vie, Paul. Mon ami le plus cher. Arrêtons avec l'amour qui ne conduit qu'à des défaites.*

J'offre à Catherine un livre de Jean-Claude Lavie, « *L'amour est un crime parfait* ».

« *Qu'est-ce qu'on vous veut, quand on vous dit « Je t'aime ».* La déclaration ne déclare guère ce qu'elle déclare. Pas même si elle est de l'offre ou de la demande. La magie de la formule ne tient pas à son sens, mais à son élocution. Sans dire ce qu'elle requiert, elle l'exige, tout simplement. « *Je t'aime* » est une clé, un mot de passe.

*Qui exprime sa flamme se confère des droits. L'amour a l'étrange vertu de légitimer ce qui se trame en son nom. De l'ardeur à la caresse, il n'a rien à justifier, du dépit à la violence, non plus. Ce que vous veut qui vous aime est sans recours. L'amour ne s'autorise que de lui-même.*

*Et à quoi s'expose-t-on quand on aime ?*

*Au pire, évidemment ! De l'autre comme de soi.*

*L'amour invite à souffrir autant qu'à faire souffrir.*

*Il anoblit ce qu'on subit comme ce qu'on fait subir.  
L'amour contente pour autant qu'il aveugle. Il pare  
de noblesse nos plus grandes faiblesses. En son nom  
tout peut se faire.*

*En son nom, tout se fait.*

*Est-ce folie d'aimer ? »*

Après avoir réussi son concours, Catherine est dans des dispositions nouvelles. Elle a rompu avec son amie homo et vient de temps en temps faire l'amour. Ça se passe gentiment – on peut appeler ça comme ça. L'essentiel est dans les caresses et les lècheresses, ce qui me va très bien et lui va très bien : *C'est délicieux, le sexe, avec un homme pas ordinaire !* Je suis ravi de cette camaraderie amoureuse. Une grande découverte pour moi.

Mais je ne peux pas m'en ouvrir à Louise, qui se porte de plus en plus mal. Elle ne sort plus et, surtout, ne lit plus. Je fais ses courses et l'oblige à manger. J'ai trouvé une de ses chaussures dans le frigo. Son humeur aussi a changé, souvent elle me la bat froid ou je l'énerve.

Le diagnostic est clair, quand elle m'annonce, sans plaisanter « demain, je fête mes quarante ans », et qu'elle me confond avec son fils : *Comment ça va dans ton orchestre ?* Je m'installe chez elle. Elle m'y accueille avec joie, mais me met en garde : *Pas question de jouer du violon toute la journée !*

C'est bien connu, les proches de quelqu'un atteint d'Alzheimer finissent par craquer. Alors, l'hospitalisation s'impose. Je l'évoque devant Louise. Elle se met à sangloter, accrochée à mon pull. L'instant d'après, elle me jette à la figure ce qui lui tombe sous la main. J'appelle l'assistante sociale du secteur.

Pour moi, le pessimiste, une mauvaise nouvelle en appelle souvent une autre. Jérémie sonne à ma porte un dimanche après-midi. Isabelle s'est pendue dans sa chambre de passe. Je suis bouleversé. Jérémie se racle la gorge : *Je l'ai vraiment aimée. Je n'avais jamais aimé à ce point.*

Je le prenais pour un type assez superficiel, toujours en train de blaguer pour ne pas se dévoiler.

En fait, c'est un pur. Et moi, est-ce que j'ai vraiment aimé « à ce point » Françoise et Cendrine ?

Je me retrouve rue de Budapest. Pour y faire quoi ? Je n'en sais rien. Une blondasse en microjupe de cuir et bottes à talons hauts perchés est à la place d'Isabelle. À mon passage, elle pétrit ses gros seins à demi nus en se déhanchant. Et voilà que je monte avec elle ! Dans la chambre aux volets fermés, le même bouquet poussiéreux de fleurs en plastoc, la même lampe de chevet ébréchée. J'écarte les mains qui tentent de baisser mon pantalon, je paye et je quitte la chambre en m'excusant.



Mon essai sur « De l'amour » a été édité. Je suis invité à signer dans une librairie du XI<sup>e</sup>. Les amateurs de Stendhal ne s'y bousculent pas. J'occupe mon temps à picorer dans les rayons de la librairie. On m'informe qu'une lectrice m'attend à ma table.

Je suis immédiatement saisi par l'acuité du regard de cette femme d'une quarantaine d'années. Elle n'a pas de ces beaux yeux clinquants qui peuvent être sans âme. Elle charme avec son regard.

Elle a lu et apprécié mon livre, qui fait de Stendhal un auteur moderne, en mariant le roman à l'essai. Je dis : *Vous parlez comme quelqu'un qui écrit. — J'essaie. Des romans « désécrits » comme vous dites. Mais je n'ai encore convaincu aucun éditeur.*

Nous poursuivons notre échange dans un café de la Bastille. Elle s'appelle Lilia. Tout son corps est en

jeu quand elle parle, il est tendu par la pensée. Elle n'est pas du tout dans la séduction – ce qui est à la fois séduisant et intimidant. Elle dit : *Est-ce que je peux vous envoyer l'un de mes textes ?* Elle note mon adresse. Tout simplement. Il n'est pas prévu qu'on se revoie.

Je rentre chez moi à pied, en rêvassant. Elle me plait, cette femme. Elle me plait d'autant plus qu'elle ne cherche pas à plaire. C'est toute la différence avec les deux perverses qui m'ont gâché la vie. Je le comprends enfin. Mais rien ne me permet de penser qu'elle attend quoi que soit de moi, si ce n'est un avis professionnel sur son texte.

\*

Étant déclaré « personne de confiance » auprès de la maison de retraite de Louise, je suis informé de sa mort. La dégénérescence des centres nerveux a entraîné une perte des défenses. Elle n'a pas survécu à une pneumonie.

J'envoie un mail à David. Il ne fera pas le voyage aller-retour d'Australie, trop coûteux. Il fait livrer une gerbe de fleurs, la seule dans le convoi funéraire qui va directement de la morgue au cimetière. Et pas de curés. Je l'ai décidé ainsi, conformément à l'athéisme résolu de Louise. Je suis seul devant le trou glaiseux. J'y jette une simple rose.

Rentré chez moi, je suis pris de sanglots. Louise était plus qu'une amie, elle était ma mère. Je ne le comprends qu'aujourd'hui. Mon corps, lui, le savait. Cette crise de larmes incompressible en est le signe.

En reconnaissant ma « vraie mère », j'ai tué sans le savoir ma mère biologique. Une semaine après la mort de Louise, sa polyarthrite a provoqué une septicémie, le cœur a lâché. Je ne me fais pas une obligation de retourner dans le pays du crachin pour la cérémonie. Philippe, mon frère, m'envoie un SMS : *Tu aurais pu quand même faire un effort !*

\*

Le livre de Lilia est une fiction qui se démarque du roman classique, dans la ligne de Nathalie Sarraute. Parfaitement maîtrisé. Je renonce à lui téléphoner, elle m'intimide trop. Je lui adresse un mail de félicitations et lui propose de la recommander à un ami éditeur. Elle me répond simplement : *Merci beaucoup. Bonne journée. Lilia Jestakova.*

Jestakova est un nom russe. Cet exotisme ajoute à son charme. Je sais qu'elle travaille à la Librairie du Globe, boulevard Beaumarchais, spécialisée dans les livres russes. Ce n'est pas un hasard, le libraire, Vladimir, est son demi-frère.

Je me rends à la librairie. Elle est là. Je me plonge dans « L'Idiot » de Dostoïevski, la nouvelle traduction de Markowicz, qui défraye la chronique. Lilia dit : *Bonjour. Comment allez-vous ?* Elle montre le livre du doigt : *Vous faites le bon choix. La traduction est étonnante.* Elle me quitte sans s'excuser, pour accueillir le client qui vient d'entrer.

Serais-je vulgairement retombé amoureux ? L'amour appelle l'amour, dit-on, mais la réserve de Lilia le contredit. Vais-je être condamné au sort de

Stendhal, amoureux sans retour de Mathilde pendant des années ?

Je passe la soirée avec Dostoïevski. J'entends la belle voix légèrement rauque de Lilia, comme si elle me lisait le texte. Je suis sous influence. Sous influence de quoi ? Du sexe ? Des glandes surrénales ? De l'instinct animal ? Ou de ce qui me reste de partie noble ?

\*

Encore une mauvaise nouvelle : le couple de Gilles et Chiara bat de l'aile. La droiture de Gilles en est la cause, il refuse de procréer dans un monde en perdition. Pour Chiara, proche de la ménopause, c'est la dernière chance.

Ils se font la gueule, se chamaillent, s'écorchent. Gilles débarque un soir chez moi : *Je peux dormir chez toi ?* Chiara est devenue insupportable, elle menace de se faire engrosser par un autre homme. Gilles est démoralisé. Je dis : *Si tu l'aimes toujours, tu peux peut-être aller contre tes principes.* — *Hors de*

*question d'engendrer un petit être humain condamné à souffrir ! Ça fait d'ailleurs six mois qu'on ne fait plus l'amour, c'est trop risqué. Moi, je serais d'accord pour qu'on adopte un de ces 2000 mômes qui dorment dans la rue, dans notre ville, à notre porte..*

\*

Lilia au téléphone, très excitée. Elle a signé avec mon ami des Éditions du Jour. Rendez-vous au café, Place de la Bastille. Elle n'est plus la même, loquace, rieuse, ne tenant pas en place. Est-elle bipolaire ou est-ce dû à son « âme russe » ? Avec l'aide que je lui ai apportée, elle considère que je fais partie de son destin, ce qui m'impressionne.

Je l'invite à déjeuner. Elle est russe par son père, corrézienne par sa mère. Deux tempéraments opposés. Elle écrit depuis l'âge de quinze ans. Elle a fait des études de vétérinaire, mais n'a jamais exercé. Son emploi à la librairie lui donne plus de liberté pour écrire.

Elle parle, elle parle. Je la dévisage sans retenue. Sa lèvre supérieure est plus épaisse et légèrement

avancée. Ce petit défaut lui donne une bouche très sensuelle. Pour la première fois, je pense à son corps. Elle est bien en chair mais parfaitement proportionnée. Infiniment désirable.

Mes rapports avec Lilia prennent très vite un tour nouveau. Nous échangeons des livres, nous allons au cinéma, au restaurant, au musée. Elle assiste à l'un de mes cours sur « Albertine disparue », écrit l'année de la mort de Proust et retrouvé en 1986. Un remaniement profond de « La Fugitive », délesté de 250 pages.

Lilia me félicite pour ma prestation, puis me nargue : *Toutes ces jolies filles qui te tournent autour, tu dois être grisé !* Chercherait-elle à en savoir plus sur ma vie amoureuse ? J'ose dire, à ma propre surprise : *Je te suis fidèle.* Ma répartie la laisse sans voix. Nous sommes plusieurs jours sans nous voir.

Je risque le tout pour le tout, je lui écris par mail : *Oui, je te suis fidèle. Sans effort. Tu éclipses toutes les autres femmes. Chacune de nos rencontres m'exalte, puis me laisse déprimé, car j'ai le sentiment que seul l'auteur en moi t'intéresse.*

Le soir même, on frappe doucement à ma porte. Je sais que c'est Lilia. Mais elle ne se jette pas dans mes bras : *Il faut que je te parle.*

Je sors du frigo une bouteille de vin gris. L'alcool aidant, elle s'ouvre à moi : *Je peux donner l'impression d'être une femme décidée, mais c'est au prix d'un travail sur moi-même. Mes amours ont tous capotés parce que je suis frigide, je n'ai jamais éprouvé de plaisir sexuel et j'ai toujours refusé de faire semblant, comme beaucoup de femmes. De plus, l'homosexualité ne m'a jamais tenté, ce sont les hommes qui m'intéressent, ils sont à la fois d'autres moi-même et tellement différents. Je suis « asexuelle », comme 1% de la population, paraît-il, et je me suis résignée à mon sort, préférant jouir de l'écriture. Mais je dois avouer que notre rencontre m'a déstabilisée. J'aime ta présence.*

À mon tour, je reste sans voix. Et si j'étais moi-même, au fond, « asexuel » ? Ce n'est pas l'appât de la jouissance qui me porte vers une femme. Le fait de jouir, souvent trop rapide chez moi, et d'une



brièveté décevante pour tous les hommes, nuit à l'acte amoureux rêvé. Conscient de cette limite, le mâle déplace le problème, en se donnant le devoir de faire jouir la femme. Mais ça n'a rien à voir non plus avec « faire l'amour ».

Je déclare à Lilia avec gêne et émotion : *Tu sais, j'aime ta présence, moi aussi.* Nous nous enlaçons, mêlant nos respirations, le cœur battant, et nous nous endormons enlacés, dans mon lit.

\*

Quelle n'est pas ma surprise, quand la nouvelle assistante à la fac n'est autre que Justine, mon ex-maîtresse épistolaire. Elle prépare une thèse sur Sade : *Eh oui ! Mon prénom n'y est pas pour rien ! C'est la Providence, comme dit Sade lui-même.*

Les mêmes yeux bleu gris, mais moins étincelants, et quelques kilos en trop. Elle a fait des jumeaux avec un ex-mari ex-psychanalyste. Je la taquine : *Vous avez fait ça sur le divan ?* Elle éclate de rire : *Tu rigoles, mais c'est vrai ! Il m'a bien soignée !*

J'ai du plaisir à retrouver Justine, mais elle me renvoie à un passé flou et sombre, au point que je pourrais presque douter qu'il ait existé. Ma rencontre avec Lilia a fait de moi un homme nouveau.

Justine a bien senti ma gêne. Elle prend ma main : *J'étais très amoureuse toi. Tu étais très beau et tellement brillant. — J'étais ? — Tu as pris un peu d'embonpoint ! Comme moi !*

Silence.

Je nous revois dans le vieux train ferraillant, à l'aube, entre Nevers et Paris. Elle ronflotait sur mes genoux. *Je t'aimerai toujours, toujours.* Le moment où elle s'était offerte à la pénétration me troublait encore, vingt ans après.

C'est à la suite d'un accident de son mari en deltaplane qu'elle l'a quitté. Alors qu'il était un homme brillant, un chercheur, membre de l'Académie de Médecine, il est devenu à moitié fou, invivable. Justine est d'ailleurs très inquiète quand il a la charge des jumeaux. Mais ils ont grandi, ils ont pris la mesure du problème de leur père.

Je la prends dans mes bras, « ma petite Justine ». Elle murmure : *Ça m'est doux de te revoir. — Tu as rencontré un autre homme ? — Oui, le Marquis de Sade !*

\*

Depuis longtemps, Lilia rêvait d'un piano, mais son studio manquait de place. Dans mon appartement, pas de problème. Je lui offre un petit Petrof d'occasion. Bien que farouchement indépendante, elle est au moins attirée chez moi par le Petrof, mais elle est souvent piégée, elle reste à dormir. Elle en plaisante : *Tu es un petit malin, toi. Tu attires les femmes avec un piano ! — Non, j'aime la musique !*

Nous rivalisons de douceurs l'un et l'autre. Je lui prépare son bain d'épices, dosant avec le plus grand soin le miel, le gingembre, la muscade, la cannelle et les clous de girofle. Je l'y rejoins et ses caresses mettent mon sexe en érection. Les yeux souriants, elle insiste jusqu'à me faire éjaculer. C'est un ac-

cord entre nous. L'homme fabriquant du sperme, il a besoin de l'éjecter. Ça lui donne du plaisir, ce qui ne gâte rien, mais surtout, ça le libère. Je suis ainsi, au moment de faire l'amour, dans la même disposition que Lilia, qui n'a pas de jouissance sexuelle proprement dite, mais qui est insatiable de caresses, de toutes les caresses, avec les doigts, les lèvres et même avec mon sexe : elle aime que je sois en elle : *Ça n'a rien à voir avec le plaisir, c'est du bonheur.* Nous nous endormons souvent dans cette position magique, qui nous donne le sentiment absurde mais délicieux de ne faire qu'un.

Notre vie quotidienne est perturbée par la publication de « Je ne suis pas celle que vous pensez » de Lilia Jesta. La nouvelle auteure, promue comme telle par les Éditions du Jour, est embarquée dans une tournée de librairies. Quand elle rentre à Paris, c'est pour des rendez-vous de presse. Nous nous voyons entre deux portes. Je suis secrètement jaloux, mais je n'en laisse rien paraître et je me réjouis sincèrement de son succès, qui est l'aboutissement de vingt ans de travail solitaire et obstiné.

Elle rentre un jour avec le journaliste qui l'a interviewée sur Radio France, la quarantaine, tout de noir vêtu, avec une longue mèche décolorée lui barrant le front. Il est haute-contre et Lilia lui a proposé de l'accompagner sur son Petrof. Enfermé dans mon bureau, je subis « Solitude » et « King Arthur ».

Le journaliste parti, je ne peux pas m'empêcher de faire la tête. Lilia dit : *Tu fais la tête ? — Moi ? Pas du tout ! — Tu ne serais pas un peu jaloux ? — Moi, jaloux de ce snob ? — Tu as raison, il a une voix magnifique, mais il est snob. Et tu crois que je pourrais craquer pour un snob ? Tu me sous-estimes. De toute manière, dis-toi bien que le jour où je cèderai à un autre homme, c'est que je ne t'aimerai plus. C'est théoriquement possible. Seulement théoriquement.*

La jalousie a du bon. Elle suscite de belles déclarations qui mènent directement au lit. Ou sur la descente de lit. Loin du monde et de ses mesquineries.

\*

Benjamin, mon fils retrouvé, homo devant l'Éternel, ne supporte plus Dieppe, petite ville étriquée de

province. La façade de sa librairie a été bombée : BIENVENUE AUX PÉDÉS ! Il a trouvé un acquéreur et envisage de s'installer à Paris, chez moi si c'est possible, en attendant de trouver un boulot.

Chez moi, c'est possible, et la librairie de Lilia est disposée à l'embaucher en remplacement de Lilia, qui a décidé de se consacrer à l'écriture. Me voici donc père avec enfant après des années de déshérence. Lilia en est ravie. Benjamin est l'enfant qu'elle n'aurait jamais, vu son âge avancé. Benjamin est notre enfant. Une famille s'est reconstituée d'elle-même, au mépris des mensonges, des déceptions, des trahisons, des drames passés.

Pour célébrer la « naissance » de Benjamin, nous organisons une petite fête, avec mon ami Jérémie, le veuf inconsolé ; Gilles, le comte vendéen allant « à tout heurt », qui vient de se séparer de son intranquillante Chiara ; Vladimir, le libraire, demi-frère de Lilia, qui passe pour un célibataire endurci, homo refoulé peut-être, et puis Justine, l'épouse du Marquis de Sade. Supportant mal mon lien avec Lilia, Catherine a dédaigné l'invitation.

Le mot « fête » n'est pas approprié, quand se trouvent rassemblés des gens que la vie a blessés. Mais Lilia donne le ton avec la sonate « Pathétique » de Beethoven sur son Petrof, puis elle accompagne Benjamin qui se met à chanter Brassens :

*Rien n'est jamais acquis à l'homme,  
Ni sa force ni sa faiblesse ni son cœur  
Et quand il croit ouvrir ses bras  
Son ombre est celle d'une croix  
Et quand il croit serrer son bonheur  
Il le broie, sa vie est un étrange  
Et douloureux divorce  
Il n'y a pas d'amour heureux...*

Jérémie s'attarde, ce soir-là. Il me dit : *Il te reste du whisky ?* Il a une révélation à me faire. À la fois bonne et mauvaise. Pour la première fois de sa vie, il a passé une nuit avec un homme. *Tu te rends compte, devenir homo à cinquante bergeres !* Il ne l'assume pas du tout. Il pense qu'il va perdre tous ses amis. Je le rassure : *Tu n'es pas obligé de le crier sur les toits. C'est ta vie privée. Et tu peux compter sur ma discrétion.*

Quand je lui apprends que Benjamin n'a jamais touché à une femme, il en est baba. *Ton fils ! — Et alors ? — Ça ne te pose pas de problème ? — C'est son choix de vie.*

La bouteille de whisky est vide. Jérémie fait aller la tête, les yeux dans le vague. Il finit par dire : *Merci, Paul.*

\*

Issue de « mon passé flou et sombre », Cendrine ressuscite. C'est bien le genre. Elle est l'attachée de presse de Lilia ! Débarquant chez moi avec Lilia, elle s'émerveille : *Oh ! Paul ! Bonjour Paul.* Surprise de Lilia : *Vous vous connaissez ?* Je dis froidement : *Oui.* Cendrine dit avec une moue, comme si elle le regrettait : *Ça fait des siècles qu'on ne s'est pas vus. Comment ça va, Paul ? — Ça va.* Je m'isole dans mon bureau.

Je connais la bête : elle n'a pas cessé, pendant toutes ces années, de se renseigner sur mon compte



et elle a tout fait pour qu'on lui confie cette nouvelle auteure talentueuse. Je m'attends au pire.

Quand je fais le récit à Lilia de ma galère passée avec Cendrine, elle reste froide. Puis elle a un faux rire : *Ce n'est pas exactement ce qu'elle m'a dit...*

Cendrine lui a confié, de femme à femme, avoir beaucoup souffert de mes infidélités. Enfin... quand elle était au courant, parce que je cachais bien mon jeu, j'étais très tendre, je lui faisais de grandes déclarations.

Je suis catastrophé. Louise n'était même plus là pour témoigner. Ma réaction n'arrange pas les affaires, c'est comme si je me sentais mal d'avoir été démasqué. Je crie : *Donne-moi l'adresse de cette salope ! — Tu ne vas pas en plus foutre en l'air la promotion de mon bouquin !* « En plus » ! Ça me coupe les jambes, je tombe à genoux : *Je t'étais fidèle avant même qu'on soit ensemble, Lilia !*

Mais j'ai dans mes archives le mea culpa de Cendrine. « Pardon Paul, mon grand amour impossible, de tout ce que je t'ai fait subir. J'ai au moins compris

que les sentiments amoureux, qui aident tant à vivre, m'étaient à jamais interdits. Je t'aime malgré tout, dans ma solitude. »

Lilia est ébranlée. Elle choisit quand même de s'installer sur le canapé pour la nuit. Où je la rejoins. Elle ne me repousse pas.

C'est un gamin de cinq-six ans qui m'ouvre chez Cendrine. La mère est derrière lui : *Ah ! Paul ! Quelle surprise ! Je te présente Constant. Dis bonjour à Paul, Constant. — Tu te doutes pourquoi je suis ici.* Elle n'en a pas la moindre idée idée, mais elle est ravie que je lui rende visite !

Bien entendu, elle nie avoir tenu quelque propos désobligeant, Lilia Jesta a mal compris. Je la fusille du regard : *Je veux que tu t'engages à ne plus jamais croiser mon chemin !* Je lui tords le bras. Elle gémit. Le gosse pleure. Elle sanglote. Le gosse hurle. Je hurle moi-même : *Range-moi ce gosse !* Elle l'emmène dans la chambre et n'en sort pas. Elle couine dans l'oreiller. Le gosse caresse sa maman. Pauvre gosse !

C'est lui qui me fait abandonner la partie, et ma colère se mue en pitié pour cette femme qui se nourrit de merde, comme les chiens !

Lilia est confuse d'avoir douté de moi. Les Éditions du Jour lui attribue une autre attachée de presse. Mais j'ai besoin de confirmer mon innocence. Gilles est la bonne personne, il est au courant de ce qu'il appelé mon « marasme affectif », de mes histoires malheureuses avec Françoise et Cendrine.

Il se pointe avec un œil au beurre noir. Une fois de plus, il était allé au « heurt » ! Sur le marché d'Ali-gre, trois jeunes cons, main dans la main, occupaient toute la travée, en hurlant : *Vive Adolf ! Vive Marine !*

Lilia prépare un petit sac de glace pilée. Le froid permet de traiter l'enflure et la douleur. Gilles m'adresse un clin d'œil (de l'autre œil) : *Il n'y a rien de tel qu'une jolie femme pour vous soigner ! Et c'est à l'œil, hein !*

Il remplit à merveille son rôle de témoin, en concluant : *Paul est le plus pur des hommes que je connaisse. Et votre affaire, à tous les deux, me fait*

*chaud et froid au cœur. Froid parce que j'ai perdu à jamais Chiara.*

Il cherche un appartement. Ça tombe bien, Susanna vient de rendre le sien, à l'étage au-dessus.

Lilia Jesta a publié son deuxième livre, « Pas de problème, tout va mal ». Cet écrit m'étonne. Elle si franche, si lumineuse, où va-t-elle chercher tout ça ? Sa plume littéraire fouille dans les recoins les plus sombres. Son père russe, héritier d'une riche famille ukrainienne, a abandonné sa famille pour sillonner les océans avec son cotre de 16 mètres. Lilia a été élevée par une mère dépressive. Elle dit : *J'ai élevé ma mère !* Ce qui a forgé son caractère sans remplir son vide affectif.

C'est l'heure de mon départ en retraite. On appelle ça « départ ». Pour aller où ? Au Club de Loisirs du 3<sup>e</sup> âge ? Promener mon chien, sans oublier le sopalin pour ramasser sa crotte ? Je n'ai pas de chien, je n'aime pas les chiens... Lilia essaie de me détendre : *Ton travail littéraire sera payé 3000 euros par mois. Vois les choses comme ça.*

Ma vie avec Lilia risquait d'être déstabilisée par mon changement de statut. La jeune auteure, au talent reconnu, se retrouvait avec un pensionné.

Lilia et « notre » fils Benjamin prennent les choses en main. Lilia son piano, Benjamin sa belle voix. Ils sont accompagnés par Léo Ferré :

*Y a la natur' qu'est tout en sueur  
dans les hecтар's y a du bonheur  
c'est l'printemps  
Y a des lilas qu'ont mêm' plus l'temps  
de s'fair' tout mauvs ou bien tout blancs  
c'est l'printemps  
Y a du blé qui s'fait du mouroin  
les oiseaux eux ils dis'nt pas non  
c'est l'printemps  
Y a nos chagrins qu'ont des couleurs  
y a mêm' du printemps chez l'malheur*

Le duo reprend :

*Y a nos chagrins qu'ont des couleurs  
y a mêm' du printemps chez l'malheur*

Ayant été opéré de la prostate – autre vulgarité – j’ai du mal à bander. C’est une date, dans la vie d’un homme ! Lilia hausse les épaules : *Faire l’amour, ce n’est pas seulement tactac, je ne t’apprends rien, surtout avec moi, c’est tiptop sans tactac.*

Je la prends au mot. De ma main droite, je progresse en crabe sur son pied. Je fais la petite bête qui monte, qui monte sur sa jambe joliment galbée. Arrivé au genou, je passe derrière, dans son creux, où la peau est plus fine et plus sensible. Ma belle Lilia tressaille. Je continue ma progression en escaladant sa cuisse. D’infimes vibrations trahissent son émotion à mesure que mes doigts s’approchent de l’Origine du Monde. Je désigne mon majeur et mon index comme explorateurs du grand mystère. Quand ils s’engagent dans le petit couloir sombre, moite et frémissant, un chant discret perle du corps précieux de Lilia. Mes deux doigts élus furètent et cabriolent, vifs comme des poissons, sautant d’un point sensible à un autre, surfant sur la porte du fond grande ouverte. Alors, le

chant va crescendo jusqu'à exploser dans une gerbe d'étincelles et de parfums. C'est tiptop.





Nous nous sommes découvert, avec Lilia, un amour commun pour la Toscane. Pour l'Italie, mais surtout la Toscane. L'art est dans l'air, dans ses collines voluptueuses, plantées de blé dur sur la moindre parcelle, ou bien dans cette ligne d'arbre, au sommet, purement gratuite, alternant cyprès et pins parasols.

Nous nous offrons un voyage à Sienne. C'est un jour de Palio, la course de chevaux qui met en concurrence dix quartiers de la ville, en juillet et août. Ce n'est pas forcément le meilleur jour, la *Piazza del Campo* étant envahie par les touristes. Nous partons à vélo dans les *Crete Senesi*, les douces collines environnantes.

Le soir même, nous décidons de nous installer à Sienne ou dans un village des *Crete Senesi*. Lilia n'a

pas besoin d'être en permanence à Paris et moi, je suis payé à ne rien faire.

Dès le lendemain matin, nous nous rendons à *l'Ufficio del Turismo*, à la recherche d'un nid d'amour dans le pays de nos rêves. Ça tombe mal : le lendemain d'un *Palio*, ils sont tous endormis, dans les bureaux. Mais, à la sortie, un type nous aborde : *J'ai entendu ce que vous cherchez. J'ai peut-être ce qu'il vous faut dans ma propriété à Buonconvento, c'est à dix kilomètres de la ville. Je peux vous y emmener.* Dieu – s'il existe – est avec nous ! Il ajoute : *Il faut d'abord que je passe à la librairie Feltrinelli, j'ai commandé un livre.*

Et à la librairie, sur une table, il y a l'ouvrage traduit de Lilia, « *Non sono chi pensi* », « Je ne suis pas celle que vous pensez » ! Nous sommes les premiers surpris de cette coïncidence, d'autant que Lilia n'avait même pas été informée de la traduction par son éditeur. Quant à notre nouvel ami, Dario, il écarquille les yeux : *Vous êtes écrivains ! Ah ! C'est super ! Moi, j'écris le soir, quand ma famille dort, mais je suis le seul lecteur...*

Nous le suivons en voiture dans les *Crete Senesi*. Lilia me gronde gentiment : *Si tu continues à regarder le paysage au lieu de la route, je prends le volant !* Devant la propriété, que Dario appelle sa *fattoria* (sa ferme), nous sommes bouche bée. C'est une grande bâtisse du Quattrocento, cernée par les pins parasols, au flanc d'une colline plantée d'oliviers. L'entrée est encadrée par deux cyprès longiformes gigantesques. Nous sommes presque intimidés.

L'appartement que nous propose Dario est dans une aile de la maison, parfaitement autonome et en position dominante. *Ogni finestra è un quadro*, chaque fenêtre est un tableau. Sur la terrasse, les martinets virevoltent au ras de notre tête. Lilia ferme les yeux pour mieux respirer le parfum grisant des fleurs sauvages.

Dario est né de la bonne bourgeoisie romaine. Après ses études de droit, il est devenu assureur, mais il a eu la belle et mauvaise idée d'épouser une immigrée érythréenne, Araya. Mis au ban par son milieu, il lui fait un bras d'honneur et s'installe à Buonco-

vento avec son épouse, pour élever des brebis. Il ne regrette rien.

Nous signons pour l'appartement sans hésiter et nous l'occupons sans délai. La chose la plus urgente à faire, nous la faisons : l'amour ! Le pays de rêve qui nous entoure idéalise notre corps à corps.

Mais ma prostate (quel vilain mot) suit son cours délictueux. On m'a mis un ressort dans une artère fé-morale. Comme d'habitude, je rumine. Ce que Lilia appelle « ruminer ». Au cœur du bonheur, je broie des idées noires. Cette maison sera peut-être la dernière, le décor de mon dernier souffle, et qu'est-ce que ma Lilia chérie deviendra ?

Dario est volubile et collant, mais il a le cœur sur la main, comme on dit. Trop souvent invités à sa table, nous avançons l'heure de nos repas, pour pouvoir dire : *Merci, nous avons déjà mangé.*

Notre présence a ravivé son désir d'écrire. Il sou-met ses textes à Lilia l'écrivain, des textes assez naïfs, mais « il y a quelque chose », selon Lilia. Elle devient

sa conseillère littéraire. Profondément ému, Dario refuse qu'on lui paye un loyer.

Quant à Araya, la petite noirette, elle est tout sucre tout miel. Elle admire son grand Dario et ne se déplace pas sans ses deux enfants accrochés à sa robe. Elle souffre d'être loin de sa famille, d'autant que l'Érythrée et l'Éthiopie viennent d'entrer en guerre. Dario lui répète : *Mais ici, on est heureux ! Assaggia la tua felicità !* (Goûte ton bonheur)

Un matin, dans l'herbage qui nous sépare de la ferme, le spectacle est dramatique : les brebis, stressées, sont amassées en un troupeau compact et autour gisent une dizaine de cadavres. C'est l'œuvre d'une bande de loups remontés des Abruzzes. Dario est blême, Araya en pleurs. Ils sont assurés contre les loups, mais les experts, vendus aux compagnies d'assurance, concluent le plus souvent à une attaque de chiens errants, ce qui n'est pas prévu dans le contrat d'assurance.

Voici le prétendu « expert », débarqué d'une voiture avec chauffeur. Forte de ses études vétérinaires, Lilia n'hésite pas à se présenter comme employée en France, dans le Mercantour, autre zone de repli des loups. L'enjeu est dans la profondeur des morsures. La mâchoire d'un loup a une pression de 150 kg/cm<sup>2</sup>, soit trois fois celle d'un chien.

Après l'examen, Lilia et l'expert ont les gants ensanglantés et l'œil noir. Leur désaccord est total. L'expert plastronne : *Sono certificato da l'Ente Nazionale dei Veterinari!* Lilia ne se démonte pas : *Nous exigeons une contre-expertise.* Comme l'expert s'emporte, Lilia crie : *Razzia di bugiardo!* (Espèce de menteur) Oui, ma chérie s'est mise sérieusement à l'italien. Le prétendu expert, rageur, finit par cocher le mot « *lupi* » dans le procès-verbal.

Impressionné par le culot et la détermination de Lilia, Dario débouche une bouteille de Brunello di Montalcino, le must des vins toscans. La timide Araya regarde Lilia avec de grands yeux.

\*

Nous invitons nos amis Gilles, Jérémie et Justine à venir profiter de la magie toscane. La librairie étant fermée pour congés, l'employé Benjamin sera de la partie.

Ils sont tous ébahis par la splendeur du site. Nous les accueillons avec la *caponata siciliana* que je leur ai mijotée, copieusement arrosée de Brunello.

Le lendemain, tard dans la matinée, nous sommes étonnés, Lilia et moi, de n'avoir vu réapparaître aucun de nos amis « touristes ». Ils doivent cuver le Brunello de la veille.

Ah ! Voici Benjamin, en short et en t-shirt, prêt pour une randonnée. Jérémie le suit de peu, en short et en t-shirt, prêt pour une randonnée... Ils ont tous les deux un petit air embarrassé qui en dit long. Quant à Gilles et Justine, ils sortent d'une chambre enlacés et rayonnants.

Lila est pliée en deux par le rire. Moi, je suis un peu consterné. Ma technique habituelle de séduction est beaucoup plus lente et incertaine. Sort de

mes lèvres l'interjection de ma mère, quand j'étais petit : *Ah bah dis don' !*

Nous sommes émerveillés par ce qui s'est passé grâce à notre couple pas comme les autres. Une pilule de Cialis – merci docteur – me permet une gentille bandaison. Nous nous endormons l'un dans l'autre.

Le matin, Lilia, en pleine forme, déclare : *Bon ! Je vais organiser notre jardin ! Tomates, aubergines, chou frisé, avocats... Et j'aimerais bien élever quelques poules, peut-être même quelques lapins. Qu'est-ce que tu en penses, amour de ma vie ?*





Achevé d'imprimer  
en juin 2025 par Bookmundo.com  
Image renaissance-gudele-  
dukKK0KVroc-unsplash  
ISBN 978-2-37551-047-6